



De l'âme et de ses ténèbres

PAR MICHEL BOUVIER

UNIVERSITE CATHOLIQUE DE LILLE

Julien Green n'a pas eu un parcours religieux uniforme et simple. Né dans une famille protestante d'une mère épiscopaliennne, pieuse jusqu'à tomber dans des violences qui marquèrent terriblement son fils, et d'un père presbytérien que l'insatisfaction amènera à se convertir au catholicisme, il a connu aussi bien des périodes de superstition anxieuse, jusqu'à risquer le déséquilibre et quasi l'expérimenter, que des phases de doute, qui l'ont jeté dans une morne indifférence, mais encore des moments de vive curiosité pour les manifestations religieuses les plus surprenantes, ou les plus exotiques (ainsi fut-il un moment fasciné par le bouddhisme, ainsi fut-il toujours séduit par les grands mystiques, au point d'écrire que sa religion est « un brasier », non comme « la religion des théologiens, mais [comme] la religion des mystiques¹ ». Converti lui-même au catholicisme, il se crut d'abord une vocation monastique et s'y prépara sérieusement, avant d'y renoncer, non sans troubles de conscience. Il sembla un moment se fixer dans une attitude quasi janséniste, en tous cas fortement marquée par les grands jansénistes français du dix-septième siècle, attitude qui peut expliquer en partie son éloignement violemment critique face aux évolutions de l'Église qui ont suivi le deuxième concile du Vatican. Cependant, il s'inquiéta bientôt de cette rigueur et la jugea erronée autant que scandaleuse, au sens que la Bible donne au scandale. Ce sont là des péripéties biographiques connues qui

¹ *Journal*, éditions Gallimard, « La Pléiade », T. IV, p. 873. (Sauf cas contraire précisé, nous citerons toujours dans cette édition des œuvres, n'indiquant plus que le tome et la page.)

manifestent la complexité de la vie intérieure, de l'histoire de l'âme de Julien Green, sans pour autant la rendre plus claire ni plus accessible à la pleine compréhension, d'autant que, malgré les confidences qu'il nous a livrées sur ce sujet, Julien Green maintient que « notre religion personnelle est plus particulièrement un secret que n'importe quoi² ». Sans prétendre à une analyse satisfaisante de cette âme, ambition inaccessible tant par l'occasion que par la nature de l'objet auquel elle me permet de m'attacher, je me propose de faire quelques observations sur ce qu'elle nous a laissé entrevoir d'elle-même au fil de l'œuvre.

Sur ce *qu'elle-même* nous a laissé entrevoir, dis-je, à la fois parce Julien Green prétend presque toujours laisser la parole à des voix qui l'habitent plutôt que de s'exprimer lui-même en tant que sujet parfaitement maître de sa pensée et de ses phrases, si bien qu'on peut considérer que c'est bien plutôt, parmi d'autres voix mystérieuses, son âme qui s'exprime ou se manifeste. Encore ne sommes-nous pas toujours bien sûr de la reconnaître, de la distinguer de ces autres voix, pas plus d'ailleurs que Julien Green ne croit pouvoir toujours le faire lui-même. Je dis *laissé entrevoir* d'autre part plutôt qu'*exposé*, parce que d'une part le langage de l'âme reste une langue en grande partie inconnue et qu'en conséquence lui prêter nos phrases, c'est toujours « faire éclater le langage humain pour lui faire dire de force ce qu'il ne peut exprimer³ », et que d'autre part Julien Green n'est pas un auteur qui prétend se connaître même quand il parle en son nom, et son œuvre autobiographique autant que diariste est à l'opposé de certaines confessions complaisantes où tel auteur prétend se peindre en vérité. Il est en effet ordinaire depuis Rousseau de considérer que celui qui écrit sur soi le fait pour se donner à connaître. Dans le cas de Julien Green, il faut renoncer à cette manière de voir totalement inadaptée, lui-même ayant de toutes les façons indiqué qu'il ignorait la signification des événements de son histoire intérieure, qu'il était souvent incapable même de les percevoir dans toutes leurs dimensions, et cela parce que sa propre âme lui était un abîme insondable dans la mesure où elle était enfouie derrière de nombreux *moi* qui étaient tous des caractères de son théâtre intérieur, caractères au sens dramatique et technique du terme.

² *Journal*, IV, p. 859.

³ *Ce qu'il faut d'amour à l'homme*, VI, p. 937.

En affirmant cela, Julien Green ne fait que répéter les affirmations de toute une famille de grands penseurs qui ont essayé de se dire sans y parvenir, comme saint Augustin, qui découvre en lui un infini impénétrable, ou Montaigne, qui avoue se connaître d'autant moins qu'il a consacré sa vie et son œuvre à essayer de se connaître. Ce n'est d'ailleurs que la conviction de l'homme nourri de culture biblique : si Dieu seul sonde les reins et les cœurs, c'est qu'il n'a pas été donné à l'homme de pouvoir se connaître en vérité, hormis la grâce qui seule peut fournir la lumière qui lui manque.

Faudrait-il donc renoncer à cette connaissance de soi que la sagesse grecque a placée à la base de toute philosophie ? Oui et non. Oui, puisque nous en sommes effectivement incapables. Non, parce que cette connaissance reste le roc qui fonde notre justice, et que malgré tout nous recevons pour la tenter les lumières de la grâce. Cette antinomie n'est donc pas aussi tragique qu'il semble d'abord. D'ailleurs, les choses deviennent déjà plus familières et rassurantes si on essaie de bien comprendre ce que le dieu de la sagesse antique nous dit quand il nous enjoint de nous connaître nous-mêmes. Il ne peut pas nous inviter à connaître toutes les caractéristiques de notre être le plus intime, puisque cela est impossible, et les Grecs en étaient parfaitement convaincus, eux qui étaient tellement sensibles à nos insondables dédales intérieurs ; mais il nous invite précisément à connaître ce que nous sommes, c'est-à-dire incapables de nous connaître comme nous rêvons de nous connaître. Nous rêvons d'acquérir une science de nous-mêmes, comme si nous étions un objet de science. C'est précisément cette prétention dont Julien Green veut que nous reconnaissons, non seulement le caractère illusoire, mais plus encore la nature de tentation proprement diabolique puisque, en réalité, elle nous éloigne de nous-mêmes, de notre être véritable.

En effet, que connaissons-nous de nous-mêmes de cette manière documentée et vérifiable qu'on appelle la science, sinon notre histoire, c'est-à-dire les événements que nous avons vécus et les rôles que nous y avons tenus, c'est-à-dire les masques que nous avons portés, si étroitement collés à notre visage que nous avons cru qu'ils étaient notre visage, que nous finissons par croire que le masque le plus ordinaire, celui que l'on rencontre le plus souvent au miroir de notre conscience, celui-là est notre visage véritable. La première chose qu'il faut apprendre sur soi, c'est cette erreur qui nous fait prendre notre masque d'acteur,

un de nos masques d'acteur, le plus habituel, pour la face véritable de notre âme, celle qui est appelée au « face à face » avec l'Infini. Et on l'apprend précisément en découvrant la multiplicité de nos masques, parce que si je puis jouer plusieurs rôles, j'apprends que je ne suis qu'un acteur dans ma vie déroulée sur le théâtre du monde, mais que mon âme est autre, qu'elle vit une autre vie, mystérieuse, lointaine, de laquelle peut-être j'ai oublié de me préoccuper. C'est ce qu'entrevoit Julien Green en 1938 lorsqu'il découvre en lui « non pas seulement les deux hommes dont parle saint Paul, mais une bonne douzaine de personnages », il le découvre, mais il ne le comprend sans doute pas encore très clairement puisqu'il pense que « l'un de ces personnages est un fou » qui écrit, qui est l'écrivain Green, « une sorte de Don Quichotte dont les romans de chevalerie sont les écrits des mystiques⁴ ». Je crois en effet que c'est une erreur de penser que l'écrivain puisse être un fou, et particulièrement un fou rendu fou par « les écrits des mystiques », erreur qui tient à la date, 1938, où cette découverte est notée.

Mais si Julien Green se trompe en partie, ou peut-être seulement s'exprime imparfaitement, il nous donne néanmoins la clé qu'il faut essayer de faire jouer pour ouvrir quelques-unes des portes qui conduisent, quoique obscurément, à ce secret impénétrable. Cette clé, c'est bien l'écriture. Non pas comprise comme le langage qui expose les choses comme elles sont afin de les mettre en lumière pour la raison, mais l'écriture envisagée comme un acte liturgique, un acte sacramentel qui permet la manifestation de l'invisible inaccessible. Tout ce que Julien Green nous dit de sa manière d'écrire conduit en effet à voir dans la langue le moyen, l'outil de la découverte de ce monde intérieur dont l'âme est la partie la plus profonde, la plus fondamentale. Ce n'est pas pour rien que le Verbe était au commencement et que le Verbe est Dieu, comme le dit saint Jean au Prologue de son évangile. Julien Green y croit d'autant plus qu'il l'expérimente, qu'il l'éprouve dans sa vocation d'écrivain, dans son activité inlassable d'écrivain. Les textes qui illustrent cette conviction sont nombreux ; je n'en citerai qu'un, celui où il explique à un ami ce qui se passe lorsqu'il écrit : « Je m'assois à ma table et j'écris avec de très grandes difficultés quelques phrases — environ 10 ou 15 lignes — que je m'arrache comme on arrache du métal à un rocher, avec un pic. Ces phrases sont la suite de ce que j'ai écrit la veille [...] Au bout d'une demi-heure environ,

⁴ *Journal*, IV, p. 455.

quelque chose se produit. Quoi ? J'appelle cela le déclic. Il me semble alors que s'ouvre une trappe par laquelle monte quelque chose. Les difficultés disparaissent et la main jusque là hésitante court sur le papier avec bonheur. Qui la guide ? Si je le savais, je saurais le secret de la création littéraire, mais sans ce déclic je n'aurais jamais pu écrire de livres, pas un seul⁵. »

S'il nous dit qu'il n'aurait pas pu écrire un seul livre sans ce déclic, cette remontée du « guide » mystérieux par la « trappe » qui s'ouvre au fond de lui, c'est que tous les textes sont concernés, même les textes du journal et de l'autobiographie, qui sont écrits « pour découvrir ce qui se passe en [lui]⁶ » aussi bien que les œuvres de fiction, mais certainement pas pour faire un portrait de lui, puisque tout portrait est impossible, car « dès que l'homme se figure qu'il se connaît, que rien n'échappe à l'analyse, il va vers les ténèbres⁷ ». Je crois donc qu'on peut raisonnablement penser que ce « guide » est comme l'envoyé de son âme, une sorte d'ange intérieur – je préfère ce mot d'ange à celui de démon qu'employait Socrate pour dire le même phénomène, bien que Green l'emploie lui-même dans le dernier volume de son journal⁸ –, et que c'est en considérant ce guide comme l'ange de l'âme qu'on peut espérer découvrir quelque chose du secret que Green dit ignorer. Je suis conforté dans cette pensée par une brève remarque du dernier volume du journal : « l'inspiration, c'est la présence de l'être essentiel », ce qui veut dire que lorsque l'écrivain est inspiré, c'est son âme à qui il laisse la parole, comme le souligne cette précision : « ce qui le distingue de toute autre créature », car il n'y a que l'âme de chacun qui est une créature unique, qu'on ne saurait confondre avec quoi que ce soit d'autre parmi les créatures⁹.

Une des caractéristiques majeures de l'âme de Julien Green, c'est la peur, qu'il a toujours connue. Bien qu'elle lui ressemble parfois étrangement, il ne s'agit certes pas de la peur ordinaire qui est liée au corps, aux nerfs, peur banale, psychologique, qui n'est guère intéressante ici — Julien Green a toujours méprisé la psychologie ; il s'agit de la sensibilité de l'âme à la présence du diable : l'auteur le dit avec force en 1955 : « Dieu ne fait jamais peur. La peur est le signe de la

⁵ *Journal*, V, p. 240.

⁶ *Journal*, IV, p. 1309.

⁷ *Journal*, IV, p. 662.

⁸ *Le grand large du soir*, éd. Flammarion, p. 47.

⁹ *Le grand large du soir*, p. 61.

présence du démon¹⁰. » Or, le démon est partout, il se cache sous le voile de la beauté des corps désirables, et c'est une des grandes angoisses de Julien Green, mais surtout il emplit le monde dont il est le prince, et particulièrement le monde moderne ; d'ailleurs le mot « monde », remarque Julien Green, est l'anagramme du mot « démon¹¹ ». On pourrait multiplier les déclarations à ce propos : mes livres, mes personnages expriment toujours « l'effroi d'être au monde¹² » ; le fond de ma sensibilité, c'est « mon horreur du monde moderne¹³ » ; « je renie avec horreur notre progrès¹⁴ » ; « les progrès de la science » ont fait de ce monde « un monde plus effrayant que la mort ne le fut jamais¹⁵ » ; « toute l'éducation moderne tend à nous armer contre le spirituel¹⁶ » ; « aujourd'hui (1955), [le démon] se montre à découvert et bat le rappel avec une énergie exceptionnelle¹⁷ » ; nous vivons « une époque de pauvreté insigne dans le domaine de la création » artistique parce que le démon en est devenu quasi l'unique inspirateur¹⁸, le surréalisme fut diabolique¹⁹, la peinture moderne, l'art contemporain sont diaboliques puisqu'ils veulent nous donner à percevoir la création comme les possédés la perçoivent²⁰ ; il y revient souvent, une des dernières fois dans *Le grand large du soir*²¹ ; il ajoute encore ceci : « nous sommes dans un pays en perdition²² » (*Le grand large du soir*, p. 56)...

Je crois que si Julien Green sent si intensément cette peur, c'est qu'il est convaincu d'avoir reçu du Créateur une âme particulièrement sensible à la présence du démon, ce qui en fait un homme qui vit presque continûment dans cette peur-là, cette peur mystique, tout en sachant depuis toujours qu'il n'a, en vérité et pour ce qui est essentiel, son âme, rien à craindre. Tous ses personnages de fiction connaissent cette peur, à quelque époque de l'œuvre qu'ils

¹⁰ *Journal*, IV, p. 1449.

¹¹ *Journal*, V, p. 56.

¹² *Journal*, IV, p. III4.

¹³ *Journal*, IV, p. 667.

¹⁴ *Journal*, IV, p. 724.

¹⁵ *Journal*, V, p. 158.

¹⁶ *Journal*, IV, p. 658.

¹⁷ *Journal*, IV, p. 1465.

¹⁸ *Journal*, IV, p. 1377.

¹⁹ *Journal*, IV, p. 722.

²⁰ *Journal*, V, p. 252.

²¹ Édition citée, p. 141.

²² *Ibidem*, p. 56.

appartiennent ; les plus fascinants la connaissent d'ailleurs mêlée à la certitude rassurante de n'avoir rien à craindre, ou produisant peu à peu, faisant naître peu à peu cette certitude. Par contre, saint François d'Assise ne la connaît pas. Il connaît la fatigue jusqu'à l'épuisement, la souffrance jusqu'à l'horreur, mais il ne cède jamais vraiment à cette peur-là, il la connaît sans doute, mais de loin, en spectateur en quelque sorte, comme en témoigne cette nuit « proprement infernale » au cours de laquelle « les démons [...] le tourmentèrent à qui mieux mieux pendant que François remerciait le Seigneur de ce qu'il appelait un signe de grand amour²³ ». Si Julien Green admire tant le Pauvre d'Assise, c'est précisément que sa sainteté le mettait à l'abri de la peur au moment même où elle se présentait sous des traits abominables, tandis que lui, le pauvre écrivain qui n'est certes pas un saint, doit l'accepter pour sa compagne quotidienne ; au moins lui apporte-t-elle la lucidité, ce regard halluciné qui « voit » Satan sous les masques les plus trompeurs.

Dans cette optique, la phrase la plus poignante de toute l'œuvre de Green, qui fait écho à cette phrase déchirante de Bloy dans *La femme pauvre* : « Il n'y a qu'une tristesse c'est de n'être pas des saints », la plainte qui vient de l'âme même de Julien est si brève que bien peu la remarquent avec assez de pénétration : « J'aurais voulu être un saint. C'est tout²⁴. » Car même quand on la remarque, on la déforme, on ne la comprend pas, et je viens de le faire moi-même afin de vous faire sentir combien cela est naturel. Mon erreur est de dire que cette plainte vient de l'âme de Julien Green. Non, c'est la plainte de celui qui est absent de son âme, c'est la plainte de cet histrion qui poursuit sa comédie, c'est la plainte de ce bouffon qui se prend pour Julien Green et parle au nom de Julien Green et usurpe une place qui n'est pas la sienne – et ce cabotin n'en est pas moins Julien Green. Voici le texte replacé dans son contexte et suivi des quelques mots qui ouvrent un abîme, la « trappe » sans doute dont parlait l'écrivain quand il tentait de rendre compte du phénomène de son écriture tel qu'elle se manifeste : « Ce qui fait le fond de ma tristesse, je crois que personne ne s'en doute, pas même Robert [il s'agit du grand ami Robert de Saint-Jean, l'auteur d'un remarquable *Julien Green par lui-même*], et si je me décide à en parler aujourd'hui dans ce carnet, c'est que je

²³ *Saint François*, VI, p. 1141.

²⁴ *Journal*, IV, p. 470.

veux que Robert me comprenne bien, et aussi parce qu'il m'a demandé bien des fois de lui parler à cœur ouvert de tout ce qu'il y a en moi. J'aurais voulu être un saint. C'est tout. Je ne puis rien ajouter à cette parole qui semblerait absurde, peut-être, à tout autre que Robert. Je sens vivement que je passe sans cesse à côté de celui que je voulais être, et celui que je voulais être continue d'exister. Il est là, il est triste, et sa tristesse est la mienne²⁵. »

Le texte est ancien (1938), mais pour de tels textes, la date ne compte pas, car ce sont des textes intemporels, éternels, puisque ce sont des textes qui parlent de l'âme, qui laissent la parole à l'âme, laquelle appartient déjà et pour toujours au monde éternel. Je crois que si on n'accepte pas cette remarque, on ne peut plus rien comprendre à l'aventure spirituelle de Julien Green. Mais si vous l'acceptez, alors, je vous invite à prêter la plus vive attention à ce que dit Green : « je passe à côté de celui que je voulais être, et celui que je voulais être continue d'exister. » Formule « absurde » sans aucun doute, puisqu'elle affirme que celui que je voulais être et que je ne suis pas, que je ne sais pas être, que je suis incapable de faire exister, il existe néanmoins, mais à côté de moi qui m'éloigne de lui, et il existait déjà avant même que je veuille l'être, puisqu'il continue d'exister tandis que je m'éloigne de lui, et il est triste de me voir incapable d'être lui, et cette tristesse qu'il ressent, c'est la tristesse que je ressens de ne pas savoir rester avec lui afin d'être lui ! Donc, Julien Green est et n'est pas celui qu'il voudrait être. Il n'est pas un saint, mais le saint qu'il n'est pas existe néanmoins, et c'est lui. Comment rendre un peu moins impénétrables ces remarques plus que contradictoires, délirantes, comme sont délirantes les phrases des mystiques ? En reprenant la distinction nécessaire entre le moi et l'âme, entre les rôles de l'acteur et l'être de l'acteur.

Lorsqu'un homme et une femme s'unissent « dans l'emportement de la chair » où « il y a quelque chose qui ressemble à l'aveugle désir du Paradis perdu », dans « la fureur du plaisir [qui] n'a tout son sens et ne peut être absolument comprise si l'on n'y reconnaît pas qu'il s'y mêle du divin, de la nostalgie du divin²⁶ », quand Dieu vient répondre à cet « aveugle désir » en le bénissant, en le rendant fécond, les lois naturelles produisent un corps d'enfant, et l'Esprit qui

²⁵ *Journal*, IV, p. 470.

²⁶ *Journal*, IV, p. 1058.

souffle sur cette masse de boue lui insuffle une âme qu'il crée spécialement pour ce corps, une âme faite à l'image de Dieu et qui est néanmoins personnelle et unique, sainte donc et qui ne peut qu'être sainte et que vouloir que ce corps auquel elle est unie définitivement pour former une personne humaine, que ce corps et la personne ainsi constitués deviennent saints, deviennent un saint. Mais cela, la formation, la création de ce saint, Dieu l'a laissé à la liberté créatrice de l'homme, il la lui demande mais, parce qu'il l'a fait libre, il lui en laisse la décision. L'âme de Julien Green veut que Julien Green soit un saint, mais elle est déjà sainte, elle demande seulement que, librement et volontairement, Julien Green fasse ce qu'il faut que fasse une volonté libre pour que s'accomplisse réellement ce qu'elle entreprend. Or, Julien Green sent qu'il « passe sans cesse à côté de celui » qu'il veut être, qu'il ne fait pas être celui qu'il veut être, et qu'il est triste, ce qui est la sainte tristesse de la pénitence, le sentiment de sa propre faute infinie, sans limites, la contrition du péché qui tient à mon origine et que je ne puis espérer laver par moi-même. Mais cette tristesse, il n'en serait pas capable sans la grâce, et la grâce se manifeste dans cette tristesse de son âme qui s'étend jusqu'à son cœur de pécheur. Le Christ en Croix, triste jusqu'à en mourir, endosse ainsi notre tristesse de pécheur, Lui qui est sans péché, car il sait que nous ne pouvons rien et qu'il faut que ce soit lui, Dieu en personne, qui se charge de notre pénitence qui, sans cela, resterait totalement vaine. En mourant pour nous, le Christ nous a sauvés et il nous a en même temps enseigné comme à ses disciples ce que nous devons faire les uns pour les autres : nous sommes chargés de prendre notre croix pour nos frères, nous sommes chargés de la pénitence de nos frères. C'est ainsi que Wilfred dans *Chaque homme dans sa nuit* prendra en charge la pénitence de Max, qui n'est pas capable de la porter lui-même. C'est ainsi que Frère François portera la pénitence de ses frères, trop faibles pour la porter eux-mêmes. Julien Green ne se sent capable de porter la pénitence de ses frères que par personnages interposés, car il n'est pas un saint. La vocation de l'écrivain telle que Green la conçoit et la vit est proprement mystique ; les personnages que crée l'écrivain, « guidé » par l'être mystérieux qui est remonté du fond de lui-même, ces personnages existent réellement dans un monde invisible faits de mots, ils portent le péché du monde mystérieusement afin de sauver l'âme de l'écrivain, qui est triste de n'être pas un

saint. Mais sa grâce personnelle et particulière consiste à être capable de donner vie à des personnages qui exercent la charité en son nom.

Il y a un autre texte prodigieux sur ces questions ; le voici : « Si j'avais été seul au monde, Dieu y aurait fait descendre son Fils unique afin qu'il fût crucifié et qu'il me sauvât [...] Mais qui donc l'aurait jugé, condamné, battu et mis en croix ? N'en doutez pas une seconde : c'est moi [...] S'il faut [...] un disciple pour le trahir ? Ne cherchez pas, je suis là. Un disciple pour l'aimer ? Voilà le plus douloureux de cette histoire, le plus mystérieux aussi, car enfin tu sais bien que ce sera moi²⁷. »

Regardons-y de plus près, et nous y découvrons encore et toujours le même phénomène d'éclatement, le même phénomène de dispersion de l'être que nous sommes en multiples rôles qui s'éloignent du centre originel qui est leur source et leur fin, l'âme. Le rapport à Dieu, qui est essentiel, qui est la seule chose qui compte, ce rapport est la source authentique de la seule connaissance que nous puissions avoir de nous-mêmes, du mystère qui nous constitue. Dans la relation que Julien Green a avec Dieu, il se découvre multiple, contradictoire, insaisissable. Pour en rendre sensible l'extraordinaire souffrance, tout en employant « la langue humaine [qui] est une infirme²⁸ », Julien Green va employer les procédés de la science, il va imaginer une expérience dont il est le centre, il va se poser « seul au monde » ; dans cette hypothèse expérimentale, le Plan du Salut s'accomplit pour moi seul et je suis obligé de tenir tous les rôles : de suppliant et de juge, de disciple et de bourreau, de traître et d'apôtre du cœur, et je comprends brutalement au moment où je la formule que cette hypothèse n'est pas seulement une fiction, mais qu'elle rend compte exactement de ce qu'est ma vie de pécheur qui crie grâce et retombe sans cesse dans son ordures qui lui fait horreur, horreur dont il se venge sur Celui qui est venu pour l'en tirer, comme fait Max, le malheureux fou de *Chaque homme dans sa nuit*, pour lequel Wilfred mourra, acceptant d'être mis à mort par celui qu'il sauve, accomplissant ainsi parfaitement ce que le Christ nous demande, de prendre notre croix à sa suite et de faire comme lui, c'est-à-dire mourir pour le salut des pécheurs. Il faut donc qu'il y ait en nous plusieurs êtres incompatibles, et au moins deux êtres contradictoires, un démon et un saint, et

²⁷ *Journal*, IV, p. 1370-1371.

²⁸ *Journal*, IV, p. 1199.

que, plus essentiellement que ne le dit Baudelaire, nous soyons en une seule personne et ce démon et ce saint, ce qui n'est pas possible rationnellement, mais n'en est pas moins vrai nécessairement dans l'économie du salut telle que l'annonce la religion chrétienne.

Lisant Pascal en 1987, Julien Green note que « chaque phrase porte un coup au personnage illusoire que nous prenons pour nous-même et qui nous cache à nous-même. Nous sommes étranger à la vraie personne que nous sommes, nous ignorons son identité. Nous avançons à travers le brouillard des mensonges, gloire, richesse, amour, amours au pluriel, plaisirs, tout. J'ai envie de dire à quelqu'un qui écrit un livre sur moi : « Raccrochez, c'est une erreur²⁹ ». Oui, le moi dont on parle et qu'on exhibe pour qu'on en parle, ce moi est une erreur, c'est le moi qui ment, s'enrichit, aime les choses de ce monde et s'en réjouit, c'est un personnage qui s'agite sur le théâtre et qui nous cache notre âme, la partie sainte de notre âme qui aime Jésus, « la fine pointe de l'âme » qui est « cette demeure secrète » où « Dieu veut entrer en communication avec nous³⁰ ». Ce cabotin, ce bouffon, c'est le moi qui se divertit à juger, à condamner, à torturer, qui laisse faire tout cela s'il en est dégoûté, mais qui de toute façon est une illusion, un fantôme de brouillard. C'est que fondamentalement nous sommes pécheurs, et que notre péché c'est d'être dégoûtés de nous. Nous n'avons pas envie d'être nous, d'exister réellement, ontologiquement. Nous n'avons pas envie d'être seulement cette âme que Dieu nous a faite pour qu'elle soit notre centre et notre cœur. Nous voulons jouer tous les rôles qui nous séduisent, et nous perdre dans cet abandon de notre âme. C'est dire que nous voulons être « légion » comme le démon. Or, ne plus être soi, c'est être mort.

Dorénavant, parce que nous sommes nés dans ce péché, il nous faut remonter vers notre âme en traversant cette foire, cette foule qui hante « la vallée de Josaphat ». Il faut accepter d'être cadavre, assumer cette troupe qui nous disperse « dans le pays des ombres », pour espérer arriver jusqu'à notre âme qui reste à l'origine, même du péché, puisqu'il est nôtre, notre âme qui ne peut pas mourir. Mais paradoxalement, on n'y arrivera qu'au moment de la mort quand « le

²⁹ *L'expatrié*, éd. du Seuil, p. 329.

³⁰ *Journal*, IV, p. 658.

vrai *moi* se dégage de son linceul de chair³¹ ». C'est sans doute parce qu'il est de plus en plus convaincu de cela que Julien Green s'apaise infiniment en approchant de sa fin et que son sentiment religieux devient étonnamment et parfaitement serein. Il sait que le rêve qu'il poursuit depuis si longtemps, il va bientôt le réaliser : « se débarrasser de son *moi* pour y mettre Dieu seul³² ». Dans cette remarque de la fin, c'est toujours le même style qui frise l'aberration et qu'on laisse passer presque sans rien voir : si on se débarrasse de son moi, comment y mettre Dieu ? ne serait-ce pas se débarrasser de Dieu en même temps que de son moi, puisqu'on l'y met ? Mais si l'on restitue l'arrière-plan qui sous-tend de telles expressions, tout s'éclaire. L'adverbe « y » n'est pas mis pour le moi, mais pour ce que le moi emplit de son vide et qui est comme absent de nous-même, notre âme : il faut se débarrasser de lui, qui encombre l'âme par usurpation, et y mettre Dieu ; ce qui signifie que l'âme est comme un espace, un lieu, l'âme est le Royaume où Dieu vient régner, car « le Royaume est au milieu de vous », dit le Christ, il est ce Temple où l'Esprit vient habiter. Et ce lieu, c'est mon être le plus essentiel.

C'est pourquoi la Sainte Vierge est notre modèle absolue : elle a accepté d'être le ventre où Dieu vient s'incarner, d'être le lieu saint par excellence, et c'est pourquoi « toutes les générations la diront bienheureuse ». Julien Green parle peu de Marie, mais c'est pourtant en elle qu'il a enfin trouvé de quoi apaiser son grand chagrin et ses peurs. Si étroitement uni à sa mère humaine, à laquelle il dit devoir tant, il n'a pas reçu d'elle le sens de la dévotion à Marie. Il a fallu qu'il la reçoive d'une icône, comme il nous le raconte dans *Ce qu'il faut d'amour à l'homme*.

« J'aurais pu dire à Marie ce que saint Augustin disait à Dieu : *Sero te amavi*. Je l'aimai tard, parce qu'on ne m'avait jamais parlé d'elle comme il l'aurait fallu. [...] L'amour naquit à la vue d'une image qui me donna tout dans l'espace d'une seconde. [...] Découvrant l'icône] de la Vierge de Wladimir [...] Je me trouvai devant une personne vivante qui me parlait, ses yeux me parlaient ; je lus dans ce regard qui n'a jamais cessé de me hanter tous les reproches de l'amour et une compassion presque surhumaine. » Et il conclut : « Pour ma part, je sais qu'on

³¹ *Le grand large du soir*, p. 51.

³² *Ibidem*, p. 156.

n'appelle jamais en vain celle à qui le Christ a confié notre humanité, et ayant dit cela, j'ai tout dit³³. »

Cette façon de tout dire en ne disant rien nous rappelle que pour Julien Green, « les mots ne peuvent que faire allusion à ce qui demeure éternellement hors de la portée de notre langage³⁴ ». Néanmoins, c'est cette expérience indicible qui fonde le geste de Wilfred entrant dans une église de rencontre pour mettre un cierge à la Vierge et lui réciter le *Souvenez-vous*, geste et prière qu'il réserve « pour les heures les plus difficiles », et geste et prière qui lui donneront, à lui, de devenir le saint que Julien Green aurait tant voulu être³⁵. Cette prière est précisément la prière de saint Bernard, dont Julien Green a constaté dans *Ce qu'il faut d'amour à l'homme* qu'il avait « dit l'essentiel » au sujet de la Vierge, alors que tant d'écrivains demeuraient en parlant d'elle « lamentablement au-dessous du sujet ».

Quand Wilfred sera mort, c'est Mr Knight qui fera son éloge funèbre en racontant la visite qu'il a rendu à son corps : « Je ne pouvais détacher les yeux de Wilfred. On aurait dit qu'il souriait de ma surprise et qu'il connaissait des choses secrètes qu'il gardait pour lui. Malgré ses paupières closes, il semblait nous observer de loin, comme d'une région de lumière. [...] il était là, Angus, il était loin et il était près, tout près³⁶... »

C'est toujours le même mystère de l'âme et du moi, les absurdités spatiales, l'impossibilité de dire ce qui est essentiel. Le moi que Mr Knight a connu est mort, mais il découvre l'âme de Wilfred, et cette âme en pleine lumière est enfin sainte, sa sainteté éclate aux yeux les plus incrédules, mais cette âme sainte, Max l'avait vue avant tous les autres, parce qu'elle était là alors que Wilfred passait encore à côté d'elle sans la percevoir bien qu'il fût celui qui la portait, et l'emportait.

L'âme n'est enveloppée de ténèbres que pour ceux qui ont des yeux et ne voient pas, et ce ne sont pas ceux que nous estimons saints qui sont capables de voir, mais les pécheurs, qui, comme Max, restent, au plus profond de leur péché, dévorés du désir d'être aimés, et d'être ainsi sauvés.

Copyright © 2008 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

³³ Journal VI, p. 936-937.

³⁴ *Journal*, IV, p. 500.

³⁵ *Chaque homme dans sa nuit*, III, p. 685-686.

³⁶ *Chaque homme dans sa nuit*, III, p. 708.

Référence bibliographique à reproduire :

Michel Bouvier, *De l'âme et de ses ténèbres*. Séance publique du 16 février 2008 : Profils de Julien Green [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur :
<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/160208/3bouvier.pdf>>